



**HAL**  
open science

# Petits meurtres paraguayens au XXème siècle: violences de l'après guerre

Capucine Boidin

► **To cite this version:**

Capucine Boidin. Petits meurtres paraguayens au XXème siècle: violences de l'après guerre. Nuevo mundo Mundos Nuevos, 2004, 4, pp.231. hal-00152850

**HAL Id: hal-00152850**

**<https://hal.science/hal-00152850>**

Submitted on 7 Jun 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **“Petits meurtres paraguayens au XX<sup>ème</sup> siècle: violences de l’après guerre”**

Capucine Boidin

ATER de l’Université de Lille3

Doctorante de Paris X associée au CERMA

Le 6 juin 1917, Petrona Muñoz, surnommée “la veuve” fut retrouvée pendue dans son *estancia*, grande propriété terrienne dédiée à l’élevage, au sud du Paraguay dans la région de *Misiones*<sup>1</sup>. Les soupçons se portèrent sur un étrange personnage, Medardo Palacio, dit “*Karai*<sup>2</sup> Medardo”, qui était, dit-on, son compère.

Ce fait divers a quatre-vingt ans. Pourtant les rumeurs concernant la veuve et son compère courent encore aujourd’hui sur les lèvres des habitants de la région<sup>3</sup>. Une dizaine de témoins, de la ville comme de la campagne<sup>4</sup>, hommes et femmes, âgés de

---

<sup>1</sup> Archives judiciaires du Juge de Paix de San Ignacio, *Livre des Actes (1916-1926)*, pp.196-197.

<sup>2</sup> La population rurale du Paraguay ne se considère pas comme indienne mais comme métisse tout en parlant le guarani, une langue amerindienne. Le Paraguay est ainsi le seul pays d’Amérique Latine qui reconnaisse une langue indienne comme officielle sur l’ensemble de son territoire. *Karai* est employé très tôt à l’époque coloniale pour désigner les conquistadors, les « Don ». Mais le sens antérieur selon un jésuite grammairien du XVII<sup>e</sup> siècle, Antonio Ruiz de Montoya est autre. Il signifie « astucieux, habile. Vocabulaire qu’ils utilisaient pour honorer leurs jeteurs de sorts de manière universelle. Et ainsi ils l’appliquèrent aux Espagnols, et très improprement aux chrétiens et aux choses bénies, et c’est pourquoi nous ne l’utilisons pas en ce sens. » Montoya Antonio Ruiz de, *Tesoro de la lengua guarani*, publicado nuevamente sin alteración alguna por Julio Platzmann, Leipzig, B.G. Teubner, MDCCCLXXVI, p.90. Primera edición en Madrid, 1639. Aujourd’hui, n’en déplaise à Montoya, *karai* est le lexique verbal employé pour signifier : baptême, bénédiction, et sanctification. *Che karai* : je suis baptisé. *Amongarai* : je baptise. Ainsi, le mot *karai* aujourd’hui, contracté en *Kai* signifie Don, (Monsieur), Seigneur et Baptisé, chrétien.

<sup>3</sup> Travail de terrain réalisé en plusieurs séjours répartis sur trois ans (1999-2001) pour la thèse de doctorat en cours d’élaboration: “Guerre, terre et métissage au Paraguay, deux hameaux de San Ignacio Guazú Misiones”, sous la direction de Carmen Bernand, à l’Université de Paris X.

<sup>4</sup> Norbert Elias montre comment les rumeurs sur “les autres” ne sont pas uniquement destinées à renforcer une cohésion interne par rapport à des étrangers. C’est leur circulation qui crée des liens. Inversement, la circulation de commérage renseigne sur l’extension d’un groupe social. Elias Norbert, “Remarques sur le commérage”, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°60, novembre 1985, pp.23-30 La présence de ces commérages sur un espace social si ample témoigne de la densité des réseaux et invalide l’idée d’isolement et d’archaïsme, si souvent attachée aux hameaux.

quarante à quatre-vingt-dix ans, évoquent la figure de “la veuve” et de “Karai Medardo”, sans les avoir connus directement. Mémoires autobiographique et historique s’entremêlent<sup>5</sup>. Regards et oreilles d’enfants, récits de seconde main: tous les éléments sont là pour que l’imagination, composante inséparable de la mémoire<sup>6</sup>, fasse son oeuvre. Nous sommes en présence de souvenirs de rumeurs, ou de rumeurs mémorielles. Pourquoi continuent-elles à circuler? Que représentent la Veuve Muñoz et Karai Medardo pour qu’ils continuent à faire travailler l’imagination et la mémoire des hommes et des femmes d’aujourd’hui, habitants des hameaux et des villes? Que signifient-elles?

La violence et la démesure des actes choquent les sensibilités dont le seuil de tolérance à la violence s’est considérablement abaissé. Abaissement qui explique en grande partie le questionnement croissant des sciences sociales à l’égard de la violence et de la guerre<sup>7</sup>. Cette question émerge également grâce au développement de l’histoire des sensibilités, qu’il n’est possible de reconstituer qu’à partir du moment où les archives en laissent des traces, c’est-à-dire lorsqu’il y a conflit, injure, crime et règlements, compensations, peines et sanctions. Comme le souligne souvent Arlette Farge, l’histoire des sensibilités n’est ni mièvre ni confinée aux femmes. Bien au contraire, elle s’étudie dans ses blessures et démesures. Elle permet d’accéder à la sensibilité des couches populaires. Les rumeurs circulent souvent au sein du peuple contre ceux qui exercent le pouvoir<sup>8</sup>: Lorsque Doña Helena, Doña Angela ou Doña Paulina, trois femmes âgées des hameaux se remémorent les rumeurs sur la riche veuve Muñoz et son compère Karai

---

<sup>5</sup> Bloch Marc, « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », *Enquête*, n°2, 1995, pp. 59-76

<sup>6</sup> Ricoeur Paul, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, Paris, Seuil, 2000, 676 pages. « Une longue tradition fait de la mémoire une province de l’imagination qui se situe au bas de l’échelle des modes de connaissance, en tant qu’elle est régie par des affections venues de l’extérieur et non de l’ordre de l’entendement. Ricoeur cherche à découpler la mémoire de l’imagination, car l’une est dirigée vers le passé réel et l’autre vers le fictif, une façon de lui redonner ses lettres de noblesse. Mais l’entreprise est difficile car Platon inclut la mémoire dans la problématique de l’imagination et Aristote inclut la problématique de l’image dans celle du souvenir. « C’est avec ces versions de l’aporie de l’imagination et de la mémoire que nous n’avons jamais fini de nous expliquer. » p.8 Mais ici, l’enchevêtrement des deux, le travail de l’imagination à partir de la mémoire est précisément ce qui nous intéresse.

<sup>7</sup> « Violence, brutalité, barbarie », *Ethnologie française*, n°spécial, juillet-septembre, 1991, tome 21, n°3

<sup>8</sup> Aujourd’hui, par exemple, dans la capitale, on dit que Stroessner devait boire le sang des petits-enfants puisqu’on retrouve de nombreux petits cadavres dans la décharge municipale de la capitale. Rumeur qui rappelle étrangement celle que rapporte Denis Crouzet à propos de François II et de Louis XV dont on disait qu’ils prenaient des bains de sang enfantins. Crouzet Denis, *Les guerriers de Dieu, la violence au temps des troubles de religion vers 1525-1610*, tome 1, Paris, Champ Vallon, 1990.

Medardo, elles prennent plaisir à s'attarder sur les histoires de ces grands propriétaires terriens.

L'hypothèse –en dehors de la brutalité et de la violence des actes attachés aux personnages qui paraissent décalées par rapport aux sensibilités d'aujourd'hui- est que la mémoire de ces rumeurs ne peut se comprendre sans la rattacher à la mémoire collective de la guerre de 1864-1870<sup>9</sup> qui a décimé –dit-on- les 3/5èmes de la population. En particulier, la guerre aurait anéanti la population masculine. Il ne serait resté qu'un homme pour dix femmes alors que des calculs plus précis donnent le chiffre d'un homme pour trois femmes<sup>10</sup>. La mémoire collective amplifie le phénomène et veut que les hommes paraguayens aient disparu et que seules aient subsisté les mères paraguayennes, qui surent combattre au front mais déposer les armes pour repeupler leur pays en rentrant dans leurs foyers: la valence différentielle des sexes se reconstruit autour de la fécondité féminine nationale<sup>11</sup>. La nation paraguayenne vaincue est femme, au singulier tandis que les vainqueurs sont hommes. Comme le résume un paysan à l'aide d'une métaphore suggestive, le Paraguay fut comme une vache que des toros étrangers vinrent inséminer.

*«Après 1870, c'en est fini des hommes paraguayens. Bernardino Caballero a fait venir des hommes d'Argentine, d'Uruguay, d'Espagne pour donner une impulsion au pays parce que les Brésiliens avaient tué tout le monde. (...) Mon père est argentin, complètement "kurepi", peau de cochon. Le Paraguay est resté vide. On vivait de noix de coco et de mandarines. C'est comme ça que racontait grand-mère. Mais après, notre président nous a élevés comme des animaux parce que*

---

<sup>9</sup> Véritable hécatombe, les pertes démographiques du Paraguay fond cependant toujours l'objet de débats. Les estimations les plus souvent énoncées avancent que trois cinquièmes de la population furent décimés soit environ 500 000 habitants avant 1864 et 200 000 ensuite. Les chiffres dont on dispose réellement sont le recensement de 1846 : 238.862 habitants et de 1886 :239 000 habitants. Voir Vera Blinn Reber, « The demographics of Paraguay: a reinterpretation of the great war, 1864-1870 », *Hispanic American Historical Review*, 68:2, 1988, pp.289-437 et Whigham Thomas L. Et Potthast Barbara, « Some strong reservations : a critique of Vera Blinn Reber's « The demographics of Paraguay : a reinterpretation of the great war, 1864-1870 » », *Hispanic American Historical Review*, Vol. 70, n°4, Nov. 1990, pp.667-678

<sup>10</sup> Ganson de Rivas Bárbara, *Las consecuencias demográficas y sociales de la Guerra de la Triple Alianza, Asunción*, 1985, (Autopublication).

<sup>11</sup> « Ainsi, ce n'est pas le sexe mais la fécondité qui fait la différence réelle entre le masculin et le féminin, et la domination masculine, qu'il convient maintenant de tenter de comprendre, est fondamentalement le contrôle, l'appropriation de la fécondité de la femme, au moment où celle-ci est féconde. » Françoise Héritier, *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, 332 pages, p.230

*les jeunes hommes ne sont plus. Comme des animaux, nos chefs... pour élever du bétail.” (Don Mecho, Taturuguai, 1999)*

C'est à l'intérieur de cette mémoire plus vaste et en particulier la construction des genres après la guerre qu'il faut situer ces souvenirs de rumeurs afin d'en saisir la signification. En effet, comme nous allons le voir, la victime et le coupable représentent des figures opposées à celles que les Paraguayens ont aujourd'hui de leurs aïeux.

Dans un contexte de reconstruction nationale sous domination de la part des troupes alliées occupantes, la figure de la riche étrangère vient bouleverser le schéma habituel du couple vainqueur-homme/vaincue-femme. Si dans le schéma universel de la “valence différentielle des sexes” (Héritier 1996), la figure d'une femme en position dominante suscite déjà malgré elle commentaires et rumeurs, que ne faut-il pas attendre - dans le contexte d'un continent latino-américain dont l'imaginaire est souvent construit sur le couple homme étranger (Espagnol, Portugais ou Gringo) dominant -femme de la terre (indienne, noire ou métisse) dominée<sup>12</sup>?

## **La veuve étrangère et son concubin paraguayen**

### *a) Une veuve étrangère, riche et sauvage*

La veuve Muñoz était arrivée après la guerre de 1870 en provenance Corrientes, une province de l'Argentine afin de s'établir sur des terres considérées à l'époque comme vides et fertiles à la fois. Corrientes n'est séparé de la province paraguayenne de Misiones que par un fleuve, le Parana. Les habitants de Corrientes, historiquement guaranophones, ne sont pas considérés comme radicalement étrangers. À la fin du XIXe siècle, les habitants de Corrientes ne revendiquaient pas leur appartenance à la nation argentine, qui était alors en construction et n'apparaissait pas encore comme

---

<sup>12</sup> Je voudrais ici remercier la professeur Sandra Pesavento pour sa relecture et ses suggestions et renvoyer les lecteurs à ses nombreux travaux, ainsi que María Eugenia Albornoz pour ses commentaires et ses idées. En effet, au Brésil comme au Chili, la figure de la femme –et qui plus est si elle est étrangère- en position dominante donne lieu à la mise en place de véritables mythes la dépeignant comme monstre sanguinaire. Voir Albornoz María Eugenia, “Desvelando una simbólica subterránea: Catalina cruzada por Mercedes en Maldita yo entre las mujeres”, *Cyber Humanitatis*, n°23, invierno 2002

“communauté imaginaire<sup>13</sup>”. Ils ne se disaient pas non plus Paraguayens. Ils sont une altérité proche, amis et ennemis potentiels<sup>14</sup>. Il y a comme une guerre larvée jamais déclarée entre Corrientes et le Paraguay<sup>15</sup>. Bref, la veuve venait de Corrientes, “altérité proche”. Toutefois certains disent qu’elle vient de l’Uruguay. Domine donc l’image femme étrangère et riche.

Dans les souvenirs d’une vieille dame du hameau d’Isla Guazú, la veuve avait la réputation d’être sauvage, *salvaje*. Selon les souvenirs de Ña Helena, la veuve est une femme qui vit comme les hommes, seule, avec un chien et des pistolets prêts à être dégainés. La place et l’imaginaire attachés aux veuves<sup>16</sup> –mêmes si elles ne connaissent pas nécessairement la ménopause- est généralement placé sous le triple sceau de la liberté sexuelle, du danger (sa seule présence peut être nocive pour les nouveaux nés, elle est plus facilement que d’autres femmes accusée de sorcellerie) et d’une équivalence de statut possible avec les hommes.

*“La dame était sauvage, elle aussi, la Dame Petrona, elle vivait seule chez elle, c’était la commère de Médard, (...). Une de ses filles se maria, dit-on, et ensuite arrive son gendre pour la saluer. Quand il arrive à la hauteur du portail, elle sort son fusil et essaye un tir sur lui. Le gendre sort son fusil, dit-on, il essaye aussi un tir sur elle. Elle le salue pour voir si le gendre vaut quelque chose ou pas. (...), il n’a pas peur de sa belle-mère.” (Ña Helena, III, I.G., 2000, traduit du guarani par l’auteur).*

Dans le hameau de San Pablo, plus proche de l’estancia de la veuve, la légende apparaît plus noire encore: non seulement elle avait le sang chaud, portait bottes et chapeau et montait à cheval, mais encore, elle tuait ses enfants lorsqu’elle se disputait avec son concubin, militaire paraguayen:

---

<sup>13</sup> Anderson Benedict, *L’imaginaire national, réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, traduit de l’anglais *Imagined communities*, Londres, Ed. Verso, 1983

<sup>14</sup> Selon Saturnino Ferreira Perez, *Testimonios de un Capitán de la guerra del 1870, Justiniano Rodas Benítez, Parte de la Historia de San Ignacio de las Misiones, Asunción, Publié par l’auteur, 1989*, pp.98-102, à la fin de la guerre, le gouvernement provisoire ordonne l’évacuation de la région de Misiones, ne pouvant garantir leur sécurité devant les incursions de “bandits” venus de Corrientes

<sup>15</sup> John Hoyt Williams, “La guerre non déclarée entre le Paraguay et Corrientes”, *Estudios Paraguayos*, 1/1, 1973, pp. 35-45.

<sup>16</sup> Je remercie Carmen Bernard et Luc Capdevila qui ont attiré mon attention sur le statut particulier que revêt la veuve dans le Rio de la Plata mais aussi dans d’autres sociétés.

*“C’est une histoire sombre, ces Muñoz sont uruguayens. Elle était uruguayenne la dame. Au temps des López il y avait ce commandant qui commandait fort (Eduardo Ramirez). L’Uruguayenne avait de l’argent, elle devint sa parente. Lui il est paraguayen. Et lui après il se met en ménage avec Cornelia Ortiz. Il a aussi eu des enfants avec Muñoz et il y a des Muñoz ici. (...) On dit que Muñoz avait le sang chaud, terrible, elle montait à cheval, avec des bottes, un chapeau, et son pistolet à la taille. Elle avait beaucoup d’enfants. Quand elle se disputait avec le commandant, un de ses fils était retrouvé mort au matin. Il y a beaucoup d’endroits qui sont des cimetières ici. Ici on a des “Muñozkue” disent-ils. Si elle sacrifiait ses enfants, il doit y avoir des jeunes enterrés dans des champs, qui appartiennent à d’autres personnes maintenant. Une de mes tantes la servait (...) elle racontait à maman: “il(l’enfant) n’est pas malade, il meurt comme ça (tué), c’est tout”. (Mariela, San Pablo, 2001).*

De l’image de la femme-homme nous en arrivons à celle de la femme qui tue ses enfants. Une femme qui se comporte comme un homme est capable de n’importe quel acte barbare. Elle franchit la ligne et *doit* être mauvaise mère. Or l’archétype féminin de l’époque était celui d’une femme, paraguayenne, pauvre, vaincue, soumise à l’homme étranger et mère qui se sacrifie pour ses enfants. Muñoz, étrangère, riche, insoumise, “in-mariale” aussi, en relation avec un Paraguayen, et mère qui sacrifie ses enfants, en est l’exact opposé. Seul point commun entre elle et les Paraguayennes: le veuvage.

Toutefois, rappelons que de nombreuses femmes paraguayennes sont présentes dans les mémoires comme combattantes durant la guerre. Il existe le mythe de la femme qui à ses 15 ans était recrutée et envoyée au front, suscitant indignation chez les uns et admiration chez d’autres<sup>17</sup>. Cette image de la femme-homme était donc une alternative possible. En réalité, si le temps des guerres totales, parce qu’il est hors-normes, limité et porteur de grande violence, est propice au franchissement des frontières de genre<sup>18</sup>, l’après-guerre renforce la “valence différentielle des sexes” (Héritier 1996).

---

<sup>17</sup> Développé dans la thèse de doctorat op.cit. Voir également l’excellent et ouvrage de Potthast-Jutkeit Bárbara, “*Paraiso de Mahoma*” o “*País de las mujeres?*”, Asunción, Instituto Cultural Paraguayo-alemán Editor, 1996

<sup>18</sup> Capdevila Luc, Rouquet François, Virgili Fabrice, Voldman Danièle, *Hommes et femmes dans la France en guerre, 1914-1945*, Paris, Payot et Rivages, 2003

b) *Un concubin paraguayen militaire*

La veuve s'unit avec un Paraguayen, Eduardo Ramirez<sup>19</sup> et ensemble, ils achetèrent une estancia<sup>20</sup>. Mais ils ne se marièrent pas. En effet au final Eduardo choisit une Paraguayenne enracinée à San Ignacio, Cornelia Ortiz. Pourquoi? Le mystère est entier pour nous mais toujours est-il que le couple étrangère (femme)- paraguayen (homme) devait détonner à l'époque et en tous les cas dans les mémoires actuelles il est un non sens. De fait, une femme d'Isla Guazú, Doña Helena, ne sait pas si Eduardo était Paraguayen ou Argentin.

*“ Parce que Eduardo Ramirez (...) Je ne sais pas s'il était Paraguayen ou de Corrientes, parce que en Argentine il y eût une révolution et beaucoup de gens de Corrientes sont passés”. Eduardo s'est mis avec une femme qui avait beaucoup d'argent, elle vivait du côté de San Pablo, Petrona Muñoz”.*  
*(Ña Helena, III, I.G., 2000, traduit du guarani par l'auteur).*

La figure d'un homme paraguayen survivant à la grande guerre de 1870 va à l'encontre du mythe qui veut que les hommes paraguayens aient tous disparus, morts et vaincus. En revanche l'archétype de l'homme étranger venu s'installer et faire fortune au Paraguay en fuyant les révolutions argentines est très présent. De fait, dans un ouvrage

<sup>19</sup> D'après un de ses descendants, il serait le fils illégitime d'un homme de renom dans la région: Tomas Perez Grande. Les frères légitimes, soupçonnés d'être opposés à la politique de leur président furent tous fusillés par le Maréchal López. Eduardo fut le seul rescapé de la fêrle du Maréchal López. Dans le registre civil des défunts de San Ignacio, Eduardo Ramirez apparaît comme fils naturel de Doña Natalia Ramirez, mort à 76 ans en 1920.

<sup>20</sup> « *En este pueblo de SI a los trece días del mes de abril de mil ochocientos ochenta, ante mi el Juez de paz respectivo y testigos de actuación compareció personalmente Don Anamia M Orbieta, con bastante facultad en representación de Don José A. Peregrandes, por haber celebrado la venta de un campo con su título de Propiedad en el partido referido, paraje denominado « Cerrito », compuesto de las dimensiones y lindero siguiente: El frente al Este mide setecientas varas españolas por igual contra frente al Oeste por treinta cuadras de fondo (...) A favor de Don Eduardo Ramírez, en sociedad con Doña Petrona Muñoz, en la cantidad de cien patacones \$ en dinero efectivo a que dice haber recibido a su entera, y completa satisfacción de mano de los compradores. En consecuencia el otorgante le obliga desde esta fecha desampoderarse y desiste y aparta del derecho de propiedad, y posesión que tenía en dicha finca, y la sede y traspasa al dominio de los compradores mediante la cuantía que ha recibido por ella. En su virtud le hace en este mismo acto el traspaso del documento y título de propiedad de dichos campo (...) firmas de Buenaventura Ortiz, suplente a ruego de Don José Peregrandes como representante firmó.*

*Mauniar M Orbieta, Eduardo Ramírez, a ruego de Doña Petrona Muñoz por no saber firmar, Romero Céspedes (...)*” Livre des Actes de 1880-1881, p.1 Archives du Juge de Paix de San Ignacio avec l'aimable autorisation de ces dernier concernant la reproduction des documents. Les points d'interrogation correspondent aux parties illisibles du document. Encore aujourd'hui le registre des propriétés de 1993 fait mention de l'estancia cerrito aux deux noms de Petrona et Eduardo. Pourtant il y a longtemps qu'elle fut achetée par la famille Vargas. L'actualité du registre laisse pour le moins à désirer!



publié en 1911 à l'occasion du centenaire de l'indépendance paraguayenne<sup>21</sup> et qui présente, ville par ville les personnalités importantes du pays, les vétérans de la guerre de 1870 sont étrangement peu présents: il ne leur est consacré qu'une seule ligne. Or, non seulement Eduardo Ramirez combattit, survécut mais encore il réussit à s'enrichir et à posséder des terres. C'est un cas rare dans la région puisque la plupart des autres grands propriétaires sont "étrangers": un Italien, un Uruguayen et les autres de Corrientes.

Finalement le couple Muñoz-Ramirez représente le strict opposé du couple archétypal de l'après guerre. Il va à l'encontre de la mémoire qui s'est peu à peu construite de cette époque. Défrayant déjà la chronique, hors-normes, il n'était peut être pas si étonnant que la veuve soit assassinée.

## **L'assassinat et le perroquet**

Selon une version orale de l'assassinat, le chien fut empoisonné et le perroquet – qui disait maman à sa maîtresse- vola se cacher sous la toiture.

*"Ils ont tué le chien, il lui ont mis du venin (...). C'était un chien méchant. Ils ne pouvaient rien contre lui. Et elle avait un perroquet, en cage, un petit animal vert, et bon ils l'ont préréssée de donner l'argent. La nuit vint et le perroquet, l'obscurité lui faisait peur, et il est monté sur le toit, comme ça, il est monté haut, sous le toit, dit-on. Et on ne savait pas qui avait tué la femme. Le perroquet lui disait "maman" à sa maîtresse. Et elle avait dit "ne me tues pas compère, je te donnerai tout de suite l'argent." Il devait la tuer parce qu'elle savait qu'il était son compère. S'il ne la tuait pas, elle l'aurait dénoncé... et il n'y avait pas de témoins?"*

*De temps en temps, ses enfants venaient la voir. Mais il n'y avait personne. C'est lui qui a dû la tuer puisque le perroquet dira; "ne me tues pas compère". C'est pour cela qu'on a pensé que Médard était venu la tuer, c'était son compère." (Ña Helena, Entrevista III, Isla Guazú, 2000)*

"Anina che jukati kompadre ame' éta ndéve la plata", "Ne me tues pas compère, je te donnerai l'argent" est une phrase souvent répétée par les uns et les autres qui la savent

---

<sup>21</sup> Ramon Monte Domecq, *La República del Paraguay en su primer centenario, 1811-1911*, Buenos Aires, Compañía sud américa de billetes de Banco, pp.378-387

par coeur, comme le perroquet. C'est le seul animal que l'on puisse "faire parler" à partir du moment où lui apprend à le faire. Son témoignage est capital. Pourquoi cette lancinante répétition? Probablement parce que les liens de parenté spirituelle créés par le compéage (c'est-à-dire le parrainage des enfants de l'autre) impliquent à la fois une prescription d'entraide mutuelle et des interdits d'inceste. Or ici, le compère viole ces deux versants: au lieu de donner ou rendre, il prend. Au lieu de respecter le corps de l'autre il le tue. Un assassinat passe encore. Mais entre compères, et pour de l'argent, le fait divers dépasse les sommets de la barbarie.

On ne saura jamais si ce fut grâce à l'inestimable enregistrement du perroquet, mais toujours est-il que, selon les archives judiciaires, le compère Médardo Palacios fut inculpé et que l'affaire remonta jusqu'à la capitale Asunción.

*"Asunción, 11 Octubre 1917. Monsieur le Juge de Paix de San Ignacio, le Juge de Paix de Première Instance des affaires criminelles, souscrit et se dirige à vous, concernant le dossier de José Medardo Palacios, pour supposé assassinat et saccage de Petrona Muñoz dans ce département, je vous donne pour commission, dans les formes légales, pour que vous fassiez embargo préventif sur les biens du dit accusé jusqu'à couvrir la somme de 50 000 pesos fort de cours légal, afin de garantir l'effectivité de ses responsabilités civiles lors du jugement criminel qui le suit"*<sup>22</sup>

Ce fut l'officier de compagnie<sup>23</sup>, c'est-à-dire le délégué de police du hameau de San Pablo, Francisco Muñoz (un fils de Petrona Muñoz?), qui envoya un voisin informer le chef politique intérimaire de l'assassinat et du saccage de la veuve. Le document

---

<sup>22</sup> "Asunción, Obre 11 de 1917, Señor Juez de Paz de San Ignacio, El Juez de Paz de Primera Instancia en lo Criminal, que suscribe, se dirige a Ud., en el sumario seguido a José Medardo Palacios, por supuesto asesinato y saqueo de Petrona Muñoz en ese Departamento, dándole comisión para que bajo las formalidades de Ley, se sirva trabar embargo preventivo sobre los bienes de dicho encausado hasta cubrir la suma de cincuenta mil pesos fuertes de curso legal a objeto de garantizar la efectividad de sus responsabilidades civiles en el juicio criminal que se le sigue." Libro de Actas (1916-1926) de San Ignacio, N°64 (p.43) Diligenciado devolvera con obrado, Saludale atte Tomas Ayala, ante mi Saturnino López, Hay un sello, siguen las providencia de práctica.

<sup>23</sup> Le terme "officier de compagnie" est d'origine militaire. Depuis la moitié du XVIIIe siècle, l'armée est organisée en compagnies qui correspondent chacune à un parage rural. Ces derniers prirent alors le nom de compagnie, possédant chacune un officier et un sergent faisant fonctions de juges et de policiers en temps de paix. Velázquez Eladio, "Organización militar de la Gobernación y Capitanía General del Paraguay", *Estudios Paraguayos*, vol.5, n°1, 1977, pp.25-69

recense les traces de violence et nous permet d'imaginer la scène tout en nous donnant une idée des faits pertinents aux yeux de la police locale:

*“6 juin 1917 (...) La commission qui fut envoyée sur place ramena les objets suivants: une selle très usée, une sangle, des rênes et un mors, un étrier noir très usé, un sac de couleur bleue usé, un baluchon, des restes de viande de mouton et de manioc, une fermeture de porte avec des tâches de sang, (...), une mantille en morceaux et un mètre et demi plus ou moins de ruban (liña?), sans un noeud. Ces objets furent recueillis sur les lieux du fait et remis au juge de Paix, immédiatement et avisé en cela par le Chef politique intérimaire, je me rendis sur les lieux du crime et j'ai trouvé le cadavre de Petrona Muñoz, en (?), froide et étendue sur le sol face contre terre, sur le cou, on voyait des signes laissant voir qu'elle avait été pendue avec un ruban fin et sur la nuque une petite lésion produite, visiblement par un coup.*

*Dans la même pièce et devant une porte, j'ai trouvé un puit de 40 centimètres de profondeur plus ou moins, de vingt par trente de large, et dans la seconde pièce, oratoire et réserve, j'ai trouvé des marchandises et des vêtements jetés au sol. Dans la deuxième réserve, j'ai trouvé la même chose, et des signes de violence contre la porte et un autre puit récemment fait, dans la troisième réserve j'ai trouvé plusieurs coffres violentés et les habits jetés au sol. Dans le patio dans la partie nord de la maison, j'ai trouvé un fil de barbelé couché ramassant le manche d'une petite hâche, objet, qui après vérification, s'est révélé avoir été volé dans l'établissement d'élevage de Platerocué de ce département.<sup>24</sup>”*

Selon toute vraisemblance les individus entrèrent en abaissant les fils barbelés qui entouraient la propriété et, après menaces sur la veuve, creusèrent le sol à plusieurs reprises et ouvrirent tous les meubles, à la recherche peut-être d'un trésor caché. On peut supposer que les premiers arrivés sur les lieux du crime rapportèrent au juge de paix ce qui pouvait rester comme objets de valeur, presque tous en relation au harnachement du cheval, central dans cette région d'élevage, ainsi que des pièces à conviction comme la poignée de porte tachée de sang. Le document ne fait aucune mention ni du chien ni du perroquet, mais aucune preuve explicite ne désigne non plus Medardo Palacios comme coupable. En réalité, l'individu avait une réputation qui n'était plus à faire dans la région,

---

<sup>24</sup> Telegrama, p. 196-197. « Tranquilario Duarte, Juez de Instrucción en lo criminal, Asunción, dando cumplimiento a lo ordenado, informo como sigue, día miercoles seis de junio de mil novecientos diez y siete, y en circunstancia de hallarse el conscripto ausente del departamento, cumpliendo una comisión de mensura (¿) en Santa María, el Jefe Político interino Teniente Carlos Torres, recibía aviso por intermedio del vecino Purificación Aguilar, enviado por Francisco Muñoz, y oficial de compañía del paraje San Pablo, que la vecina Petrona Muñoz había sido asesinada y saqueada. »

oscillant entre celle de justicier et de fou sauvage. Les soupçons de la police comme de la population se tournèrent vers lui, perroquet ou pas.

### **Karai Medardo: sauvage ou Robin des bois?**

Médardo Palacios<sup>25</sup> a une réputation pour le moins controversée puisque selon les uns il incarnait la figure d'un "Robin des bois" et pour d'autres d'un dangereux bandit. Dans les archives, son nom apparaît fréquemment dans des plaintes déposées par les estancieros argentins et les commerçants uruguayens de la ville contre des pistoleros qui les assaillaient. "La paix dans le moindre de ses rouages fait sourdement la guerre"<sup>26</sup>. Affleure une hostilité sous-jacente entre Paraguayens et étrangers, plutôt oubliée aujourd'hui. Alors, noble bandit national ou sauvage? Les avis ne se répartissent pas nécessairement selon l'axe socio-économique mais plutôt suivant les couleurs politiques des uns et des autres.

#### *a) Caudillo*

Médardo avait une estancia, un peu plus éloignée de la ville qui s'appellait, dit-on, *Ombú*. Il avait la réputation d'être un bon militaire -il fut sergent et homme de confiance du ministre de l'intérieur le colonel Juan A. Mesa- il était considéré comme un allié précieux lors des nombreuses guerres civiles et révolutions de l'après guerre. Ainsi, en 1922, il aida la faction libérale "*saco mbyky*" (uniforme court, "populaire", natioanalistes), à la tête de laquelle se trouvaient les militaires Cano, Chirife et Schaerer, contre la faction du gouvernement dirigée par le président Eusebio Ayala et surnommée "*saco puku*" (uniforme long, élite orientée par les pensées européennes). Medardo Palacios avait recruté à l'occasion 200 hommes et disait être capable d'en rassembler 600<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Dans les registres paroissiaux, nous trouvons un acte de mariage le 7 mai 1895 (Tome II, p.39) Medardo Palacios, (naturel et de cette paroisse), fils légitime de Pablino Palacios et de Gregoria Suarez, se maria avec Vicenta Ortiz, naturelle et de cette paroisse, fille naturelle reconnue par Ramona Ortiz et Buenaventura Ramirez.

<sup>26</sup> Michel Foucault, *Il faut défendre la société*, Paris, EHESS, 1997, p.43

<sup>27</sup> Ramon Fogel, *La ecorregión de Ñeembucú, infortunio, dignidad y sabiduría de sus antiguos pobladores*, Asunción, CERI, 2000, p.141.

Trois vieilles dames d'Isla Guazú racontent le passage de Medardo Palacios dans leur hameau, le recrutement des jeunes hommes et les violences faites aux femmes. Chaque témoignage est différent. Angela est celle qui a l'opinion la plus positive du personnage. Selon elle ce fut un gentleman car il protégeait les femmes, de ses propres hommes:

*“Ils exterminaient (...), ils faisaient enlever et emportaient toutes les couvertures, ils détruisaient les portes des gens. (...). Ils emportaient tous les jeunes hommes, les deux (côtés) les emportaient. Nous on restaient seules les femmes, avec nos mères, on allait dormir dans la forêt, on se dispersait les unes des autres. Il n'y avait plus personne, ils emportaient tout le monde(...) Karai Méda abattait les bêtes sur le chemin et nous on y allait pour prendre la viande, pour ramener plein plein de viande avec maman. Et lui (Meda) il nous disait de nous cacher, s'il y avait une jeune fille car se gars l'emporteraient, (...) il lui disait: « cache tes filles parce que je m'en vais et mes gars, les autres, vont jouer d'elles (...) ils les violeront, (...), de cela je me souviens bien”*

Karai Medardo *ocarnea tapere*, abattait du bétail en chemin (probablement du bétail appartenant à d'autres) et le donnait à répartir. Or, traditionnellement, seules les femmes peuvent transporter la viande crue. Distribuer de la viande crue était une manière de s'assurer du prestige auprès des femmes et de s'attirer leurs faveurs. De même que cuire et distribuer de la viande grillée au moment de fêtes importantes est une manière de s'attirer le respect des hommes et de devenir *mburuvicha*, c'est-à-dire *caudillo*, chef. Disposer de bétail, dans cette région de Misiones tournée vers l'élevage, est une manière d'exister en tant qu'homme pour les femmes. Le comportement décrit par Angela est donc exemplaire: il donne de la viande crue et de surcroît ne “prend” pas et au contraire incite les femmes à se cacher et à se protéger afin de ne pas être violées.

C'est le seul témoignage positif dont on dispose. Angela est colorado. Et ceci explique peut être son opinion favorable. En effet, d'une manière générale plus quelqu'un est libéral et plus sévère est son jugement, essentiellement comme voleur et violeur.

b) *Vols et viols*

*“Il est rusé, terrible, ils assaillaient, ils violaient, ses enfants étaient terribles, ils ne respectaient pas la loi, ils volaient. Les gens en avaient peur, ils dominaient les gens. Ils n'étaient pas si riches, pas si pauvres”, (Femme, religieuse, de famille libérale, San Ignacio, 2000)*

Ici comme dans la plupart des témoignages, l'évocation de la figure de Medardo Palacios est indissociable de celle de ses enfants, en particulier de ses fils. En effet, Karai Medardo Palacios devait être enfant en 1870, il est militaire pendant au moins 7 ans en Uruguay de 1885 à 1892<sup>28</sup> et il se marie en 1895. A supposer qu'il ait 20 ans minimum en 1885, il en a 50 environ au moment de l'assassinat de Petrona Muñoz en 1916 et environ 60 pendant la révolution de 1922. C'est possible, mais on comprend aussi qu'il soit secondé par ses fils et que dans les récits, la frontière soit floue entre ses actions et celles de ses descendants. L'imagie qu'il cristallise me semble être celle de l'homme, paraguayen, réputé enlever les femmes, les faire combattre et les tuer.

Par exemple, à Isla Guazú, Ña Helena dit tenir ce récit d'une femme aujourd'hui décédée, la mère de Dora.

*“Et il y a une autre femme qu'ils ont emporté, celle là a du combattre avec eux, et Kai Medardo était avec eux là bas,(...) elle combattait avec eux, (...) mais il ne l'a pas tuée, la mère (de Dora), elle a combattu avec eux/” ”(Ña Helena, III, Isla Guazú, 2000).*

Mais selon Dora elle même, sa mère ne fut pas enlevée par Medardo Palacios mais par son fils Narciso Palacios, qui “était sauvage, un créole sauvage, qui s'est séparé de sa mère et tuait les femmes”.

---

<sup>28</sup> Selon les données d'un historien local, le 12 juin 1885, le président de la République Orientale de l'Uruguay décide de rendre au Paraguay le drapeau et les trophés de guerre. A l'occasion le président uruguayen reçoit la nationalité paraguayenne, et son général reçoit en cadeau des chevaux, qu'apporte, entre autre personnes, Medardo Palacios. Là, ils défendirent ce général contre un soulèvement et le servirent pendant sept années. Saturnino Ferreira Perez, *Testimonios de un Capitán de la guerra del 1870, Justiniano Rodas Benítez, Parte de la Historia de San Ignacio de las Misiones, Asunción, Publié par l'auteur, 1989, pp.117-118.*

La répétition de ce rapport violent avec les femmes rappelle à mon sens que les hommes paraguayens, après la guerre étaient comme socialement morts. Sans bétail à offrir, sans autre viande crue à répartir que du bétail trouvé *tapere*, en chemin. Comme Eduardo Ramirez, Paraguayen et colorado lui aussi, Medardo Palacios trouve difficilement sa place en tant qu'homme, héros vaincu, dans la société d'après-guerre.

c) « Hérésie »

Selon Ña Paulina d'Isla Guazú, Medardo avait aussi la réputation de défaire le corps de ses ennemis politiques articulation par articulation, “ñudo por ñudo”:

*“Ils sortirent dans le champs, on dit qu'il n'avait pas encore de fils barbelés, c'était un champ ouvert, dans la partie la plus dégagée il n'y avait pas de forêt, il y avait de belles plantes, typycha hü, on dit que en sortant, ils virent qu'il courrait vers les plantes qu'il y allait à toute vitesse. Il n'y avait plus rien à faire, lui courrait, la balle le salua, la balle l'atteint, moi je ne sais pas comment ça c'était passé, s'ils l'ont atteint ou s'ils l'ont pris, ils prirent feu Miño, ils l'ont tué. C'était Palacios, Miño était libéral, Palacios le fit tuer. Les fils de Palacios furent ceux qui l'ont tué. Ils lui ont fait de tout, il lui ont enlevé articulation après articulation, les yeux, les mains, le cou, les parties génitales, ils lui firent de tout, ils lui coupèrent la langue.*

*Pourquoi ils lui ont fait tout ça?*

*Ses adversaires se sont joué de lui, ils lui enlevé les parties génitales, ils lui ont coupé le cou, ils firent de tout avec lui, une véritable hérésie, qu'est ce qu'il aura souffert en mourant!, après tout ça, ils l'ont coupé articulation par articulation, ils lui ont enlevé les parties génitales, coupé le cou, coupé la langue. Pourquoi après avoir fait cela à son prochain? qu'est ce qui devrait lui arriver? (ojehu)”*  
(Paulina, II, colorado, 2000)

Les mêmes images reviennent par trois fois, en particulier le “dépeçage” des parties génitales, du cou, de la langue et des articulations. “Hérésie” dit-elle. La “tuerie” de Miño est aussi racontée par Ña Helena, mais avec moins de détails et en la confondant avec l'assassinat d'un autre homme. Selon Helena, Medardo tua Gregorio Miño et Ramon Quiñonez, selon Angela il tua Gregorio Miño et Saturnino Carvalho, selon Paulina il aurait tué Miño et Saturnino Caravahlo. Les récits ne coïncident pas tous entre eux. Et si on rajoute que l'on trouve un Gregorio Miño tué lors de la guerre du Chaco en

1936, le mystère ne fait que s'épaissir... l'important est l'image de ce corps désarticulé. D'autant que d'autres témoignages ajoutent que les cadavres étaient donnés aux cochons.

*“Medardo Palacios était un assassin, quand une personne passait, il la tuait, et même il alimentait ses cochons avec ceux qu'il assassinait. C'était un type que tout le monde craignait (...) sa base était entre Labreles et Yabebyry, toute cette zone. (A., famille très libérale, San Ignacio, 2000).*

*« Medardo était sauvage. J'ai entendu qu'il était sauvage autrefois. Ses fils, lorsqu'ils voulaient une femme, ils ne lui disaient rien, mais ils la prenaient et l'emportaient, ils ne respectaient personne. Ils volaient énormément, ils avaient leurs enclos, un endroit qui était moche, ça je ne sais pas toi, il n'y a personne ici qui ne sache pas, et là bas ils emportaient femme et animal d'autrui, dans leurs enclos, (...).  
Et après même entre frères, ils vivaient mal ensemble, ils tuaient leur frère et le laissaient là, et ils arrivaient là, et lorsqu'ils partaient, les cochons mangeaient tout. Ils ne laissaient pas découvrir ce qu'ils avaient fait. (Ña Helena, Isla Guazú, sans passion politique déclarée, III, Isla Guazú, 2000)”*

Arrêtons nous sur la forme prise par cette violence. Elle ressemble à s'y méprendre à celle des guerres de religion de l'époque médiévale en Europe, analysées par Denis Crouzet. En effet, le traitement que les catholiques réservaient au corps des protestants était le suivant: ils avaient d'abord l'habitude de trainer le corps dans la boue, puis de le lapider, de le couper et de le dépecer, en se focalisant sur les parties génitales et les tripes. Plus tard, la violence se concentrera davantage sur la tête. Au final ils faisaient griller le corps ou alors, parfois, ils donnaient les cadavres à manger aux cochons<sup>29</sup>. L'image du cochon et de ses attributs, associés à l'impureté et au diable est récurrente chez les catholiques de l'époque pour diaboliser et déshumaniser les infidèles protestants<sup>30</sup>. Diffusion de l'imaginaire médiéval en même temps que de l'animal parmi la population rurale paraguayenne ou invention locale convergente? Nous n'avons pas les moyens de le vérifier mais les formes de violence sont étrangement proches.

Violence qui rappelle des guerres de religion de l'époque médiévale européenne,

<sup>29</sup> Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu...*, op. cit., pp.246-251. Je voudrais remercier ici le séminaire organisé par Stéphane Audoin Rouzeau sur l'anthropologie de la guerre et de la violence, qui eût lieu en 1999 à l'EHESS. Les étudiants m'ont indiqué cette référence en m'écoutant raconter, autour d'un café, ces rumeurs paraguayennes.

<sup>30</sup> Mais aussi les juifs CF REF DONNÉE PAR TURGEON



violence qui trouve un début de compréhension dans la complexité du statut des hommes qui l'opère, mais aussi et peut-être surtout violence politique. En effet, les femmes interprètent les mobiles de Medardo comme politiques. Ainsi, selon tue Miño car ce dernier est libéral et Medardo voulait qu'il devienne colorado:

*“Ce Medardo Palacios, lui il était colorado aussi. Il a tué aussi Gregorio Miño qui était lui, libéral, (...) Ils lui ont fait un tas de choses aussi à lui, ils en ont tué un autre encore, vers ce côté là bas (...) Mais quant à Gregorio Miño, il était libéral, jusqu'à ce qu'il ne se rende pas à eux, ils voulaient le convertir au colorado, mais ils ne l'ont pas converti, jusqu'à ce qu'ils le tuent, c'est qu'il a fait un tas de choses autrefois Medardo Palacios, s'il doit encore être ici il n'est pas encore sauvé, tu ne sais pas à quelle terre du diable il va, on ne sait pas où on va quand on meurt, après avoir été bon, on ne sait pas où on va, Nous on se voit plus par ici”. ”(Ña Helena, III, Isla Guazú, 2000).*

Leur interprétation des récits est aussi orientée en fonction de leurs tendances politiques personnelles. Même si la figure du sauvage domine, on voit que pour Angela il était respectable, tandis pour quatre libéraux il était terrible. Toutefois, Paulina, colorada est celle qui raconte ses “depeçages” comme hérétiques.

Il n'y a finalement qu'en ville que j'ai pu entendre une version totalement positive, voire romantique, de la part d'un colorado convaincu. Selon lui, dans les années 30 (il aurait alors 70 ans ce qui me semble peu probable), il aurait formé un groupe avec un certain Insaurralde pour voler les grands estancieros qu'ils jugeaient être des traîtres à la patrie, des “légionnaires”. Les légionnaires sont les Paraguayens, qui exilés au temps de Francia et des López, prirent part à la guerre au côté des Argentins contre le Paraguay. Ce sont eux qui sont à l'origine des deux partis, colorado et libéral. Aucun des deux partis n'échappe à ce qui est aujourd'hui considéré comme une infamie, c'est-à-dire à la présence de légionnaires comme fondateurs. Mais le parti colorado, à partir des années 1920, comme l'a montré François Chartrain, se construit comme le parti nationaliste des patriotes fidèles à la mémoire du Maréchal López et du Général Bernardino Caballero. Il réussit peu à peu à imposer l'idée que seul le parti libéral était composé de “traîtres

légionnaires étrangers et élitistes”<sup>31</sup>. Ces images sont fortement ancrées aujourd’hui dans l’ensemble de la population et expliquent en partie aussi la revalorisation de Paraguayens comme Medardo Palacios qui volaient des propriétaires considérés comme “légionnaires” et étrangers.

Qu’advint-il finalement de Medardo Palacios?, fut-il jugé pour le meurtre de Petrona Muñoz? Selon Helena, il n’en n’est rien, mais, il y a justice, il était hanté par les fantômes des gens qu’il avait tué et il a pourri, rongé par les vers, sans que ses enfants ne l’entourent.

*“Mais comment irait-il en prison ? il n’y a pas été, mais après, il a beaucoup souffert pour mourir, il a fait un tas de mauvaises choses, il a été envahi par les vers de terre, quand sa famille ne s’occupe pas de lui, pourquoi y-a-t-il des familles de sauvage... ils ne se sont pas préoccupés pour lui, il devait avoir une blessure pour être plein de vers... C’est comme ça dit-on, j’ai entendu de nouveau moi, moi j’ai entendu un tas de choses parce que je suis âgée déjà, Ña Paulina on a de l’âge, il n’y a personne qui nous rattrape, maintenant, qui te raconte « ymaguare », comment c’était autrefois” (Ña Helena, III, Isla Guazú, 2000).*

## Conclusions

Etre assassinée par son compère, un homme avec lequel sont tissés des liens de parenté spirituelle, marqués par l’interdit d’inceste et le devoir d’entraide mutuelle, est le sommet de la barbarie. Une veuve -étrangère- qui vit comme un homme et qui tue ses enfants –naturels et non légitimes, lorsqu’elle se dispute avec le père des enfants, une belle-mère qui tire sur son gendre pour éprouver sa bravoure, un compère dont les enfants se tuent entre eux et dont les cochons mangent les cadavres. Aucun lien familial ne semble échapper à la démesure et à la violence. Violence propre aux situations de guerre et d’après-guerre<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> <sup>31</sup> Chartrain François, « Causes de la guerre du Chaco. Eléments de jugement », *Caravelle*, n°14, 1970, pp.97-123 La réhabilitation de la mémoire du maréchal López, déclaré apatride après la guerre, commença avec l’historien Juan O’Leary, ex libéral qui se fit colorado, ex anti-López qui se mit à défendre sa mémoire. Le résultat fut l’assimilation des libéraux aux légionnaires alors que le parti colorado en compte 23 à la date de sa fondation.

<sup>32</sup> Stéphane Audoin Rouzeau, *L’enfant de l’ennemi, 1914-1918*, Paris, Aubier, 1995

Le niveau de violence est élevé et les rumeurs du meurtre continuent à hanter les mémoires plus de quatre-vingt ans après les faits. Les sensibilités sont sous le choc: une femme, étrangère, masculine, dominatrice, qui sacrifie ses enfants, contraire à l'image de la femme paraguayenne, féminine, dominée et qui se sacrifie pour ses enfants. Un homme paraguayen, qui parvient à être grand propriétaire, violent, qui domine les femmes –par la contrainte, contraire à la figure de l'homme paraguayen d'après guerre dont la légende veut qu'il ait quasiment disparu.

Autrement dit, ces rumeurs sont marquées du sceau de la mémoire de la guerre de 1870. Or cette mémoire, en tous les cas à Misiones, est différemment construite par les deux partis en présence. Pour l'un colorado, qui se présente comme nationaliste, la guerre fut celle de héros, le Maréchal López et Bernardino Caballero et finit par imposer l'image d'un parti libéral aux mains de traîtres étrangers et élitistes. L'assassinat d'une riche étrangère par un homme paraguayen colorado, pour liés qu'ils soient par une parenté spirituelle, peut alors être interprété dans ce contexte comme acte légitime par certains.

Le paradoxe est que les Paraguayens qui participèrent et survécurent à la guerre, ne purent pas appartenir à l'élite nouvellement constituée sans s'allier aux étrangers (Eduardo Ramirez avec la veuve de Corrientes, Maria del Socorro Palacios avec un homme de Corrientes). En réalité, les habitants de Corrientes n'étaient pas considérés comme totalement étrangers: ils parlaient guarani et ne se sentaient pas nécessairement appartenir à la nation argentine. Toutefois ils ne se déclarent pas non plus comme Paraguayens.

La mémoire de la guerre de 1870, chez les paysans métis du Paraguay, tend à fonctionner comme la mémoire de la conquête: les ancêtres masculins vaincus sont oubliés, les ancêtres sont les étrangers, seules les femmes ou plus exactement les mères sont glorifiées. L'origine de soi vient de l'étranger.<sup>33</sup>

---

<sup>33</sup> Isabelle Combes et Thierry Saignes, *Alter ego, naissance de l'identité chiriguano*, Paris, EHESS, 1991.

## Sources

Archivo Nacional de Asunción, ANA

Archives judiciaires du Juge de Paix de San Ignacio: *Livre des Actes (1916-1926)*, et *Livre des Actes (1880-1881)*

Registre civil de San Ignacio

Registres paroissiaux de San Ignacio

Saturnino Ferreira Perez, *Testimonios de un Capitán de la guerra del 1870*, Justiniano Rodas Benítez, *Parte de la Historia de San Ignacio de las Misiones*, Asunción, Publié par l'auteur, 1989

## Bibliographie

Anderson Benedict, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996, traduit de l'anglais *Imagined communities*, Londres, Ed. Verso, 1983

Audoin Rouzeau Stéphane, *L'enfant de l'ennemi, 1914-1918*, Paris, Aubier, 1995

Blinn Reber Vera, « The demographics of Paraguay: a reinterpretation of the great war, 1864-1870 », *Hispanic American Historical Review*, 68:2, 1988, pp.289-437

Bloch Marc, « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », *Enquête*, n°2, 1995, pp. 59-76

Capdevila Luc, Rouquet François, Virgili Fabrice, Voldman Danièle, *Hommes et femmes dans la France en guerre, 1914-1945*, Paris, Payot et Rivages, 2003

Chartrain François, « Causes de la guerre du Chaco. Eléments de jugement », *Caravelle*, n°14, 1970, pp.97-123

Combes Isabelle et Saignes Thierry, *Alter ego, naissance de l'identité chiriguano*, Paris, EHESS, 1991.

Crouzet Denis, *Les guerriers de Dieu, la violence au temps des troubles de religion vers 1525-1610*, tome 1, Paris, Champ Vallon, 1990.

Elias Norbert, "Remarques sur le commérage", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°60, novembre 1985, pp.23-30

Fogel Ramon, *La ecorregión de Ñeembucú, infortunio, dignidad y sabiduría de sus antiguos pobladores*, Asunción, CERI, 2000, p.141.

Foucault Michel, *Il faut défendre la société*, Paris, EHESS, 1997, p.43

Ganson de Rivas Bárbara, *Las consecuencias demográficas y sociales de la Guerra de la Triple Alianza, Asunción*, 1985, (Publication à compte d'auteur).

Ganson de Rivas Bárbara, "Siguiendo a sus hijos al combate: la mujer en la guerra del Paraguay, 1864-1870", *Suplemento antropológico*, vol. XXXIII, n°1-2, diciembre 1998, pp.193-232

Héritier Françoise, *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, 332 pages, p.230

Montoya Antonio Ruiz de, *Tesoro de la lengua guarani*, publicado nuevamente sin alteración alguna por Julio Platzmann, Leipzig, B.G. Teubner, MDCCCLXXVI, p.90. Primera edición en Madrid, 1639.

Potthast-Jutkeit Bárbara, "*Paraíso de Mahoma*" o "*País de las mujeres?*", Asunción, Instituto Cultural Paraguayo-alemán Editor, 1996

Ricoeur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 676 pages

Velázquez Eladio, "Organización militar de la Gobernación y Capitanía General del Paraguay", *Estudios Paraguayos*, vol.5, n°1, 1977, pp.25-69

"Violence, brutalité, barbarie", *Ethnologie française*, n°spécial, juillet-septembre, 1991, tome 21, n°3

Whigham Thomas L. Et Potthast Barbara, « Some strong reservations : a critique of Vera Blinn Reber's « The demographics of Paraguay : a reinterpretation of the great war, 1864-1870 » », *Hispanic American Historical Review*, Vol. 70, n°4, Nov. 1990, pp.667-678

Williams John Hoyt, "La guerre non déclarée entre le Paraguay et Corrientes", *Estudios Paraguayos*, 1/1, 1973, pp. 35-45.